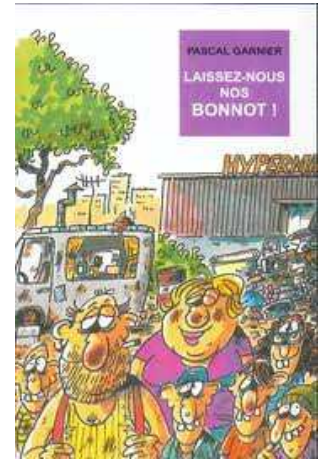


### 3

## le combat continue



- Mais enfin, vous n'allez pas vous laisser faire comme ça, sans réagir !

Beau ne m'écoutait pas. Il souriait en regardant notre rivière.

- Elle est belle, non ?

De larges taches d'essence l'irisaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

- Oui, elle est belle. Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ?

- Je vais pêcher au harpon ! Je suis sûr que ça va marcher.

Désespéré, je l'ai regardé affûter une baleine de parapluie sur une pierre plate.

On aurait dit un homme de Cro-Magnon, aussi fier de lui que s'il venait de découvrir le feu.

- En l'alourdissant avec du fil de plomb, ça peut faire des miracles ! Je vais l'essayer sur l'arbre.

L'arbre, c'était un saule qui ne pleurerait plus jamais, un tronc creux et tordu comme le père Millot, le curé de la paroisse. Beau a enroulé autour de son poignet la ficelle qui le liait au bout du harpon. Bziiing ! a fait la baleine de parapluie en s'enfonçant de trois bons centimètres dans le bois gris.

- T'as vu ça ?

Oui, j'avais vu. Les Bonnot ne sont pas comme nous. Ils ne connaissent pas le danger.

- Mais enfin, Beau, tu te rends compte que dans un mois vous allez être virés !

- Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Et puis un mois, c'est long. Tiens, v'là La Morve qui nous apporte le casse-croûte !

La Morve avait l'air d'un chardon qui aurait mis ses racines sous le bras pour partir en balade. Il était grand comme trois pommes à genoux, le cheveu hirsute et les yeux brillants, pareils à deux gouttes de rosée, plus une, éternelle, au-dessous de son nez.

- Salut, sniff, à la bouffe !

D'un chiffon dont on ne voudrait même pas pour cirer ses chaussures, il a sorti une gamelle remplie d'un ragoût de couleur et d'odeur indéfinissables, ainsi qu'un quignon de pain et trois cuillères rouillées.

- Alors, sniff, ça mord ?

- Pas encore, mais j'ai fait un harpon

Avec ça, je peux me faire un requin si je veux !

- Y'en a, sniff, par ici ?

- Pas beaucoup, mais suffit d'un seul. Fais-nous un feu, La Morve, j'aime pas manger froid !

Le petit frère a ramassé quelques brindilles, une feuille de journal sur laquelle j'ai appris, avant qu'il ne la froisse, qu'un milliardaire norvégien allait construire un nouveau *Titanic*. Ça coûterait quatre milliards de dollars. Parfois, les adultes sont inquiétants.

La gamelle, posée sur trois pierres, dégageait des relents sulfureux mêlés à la fumée qui piquait les yeux. Avec les Bonnot, on est toujours à l'aube de l'humanité. Quand ça a été chaud, on a trempé nos bouts de pain dedans. C'était tellement fort qu'on ne pouvait pas dire si c'était bon ou pas. Ça vous obligeait à vous redresser en ouvrant grand la bouche.

- C'est quoi ?

- Du hérisson, sniff, je crois. Mais j'en suis pas sûr, ça pourrait être du rat. C'est Bigleuse qui l'a piégé.

J'ai eu un grand-père, pas bien longtemps parce que la guerre l'avait rattrapé avec une maladie de pas de chance. Quand je ne finissais pas mon assiette, il me disait toujours :

« Si t'avais mangé des rutabagas pendant quatre ans, t'avalerais n'importe quoi. » J'ai jamais mangé de rutabagas, mais ça peut pas être pire que le hérisson aux navets.

- T'en veux plus ?

- Non, ça va, j'ai pas très faim.

À vrai dire, j'avais les larmes aux yeux et une violente envie de vomir, mais devant les deux autres qui décortiquaient si bien les petits os, je me suis retenu pour ne pas leur couper l'appétit. Et c'est là que l'idée m'est venue, lumineuse, comme une ampoule s'allumant dans ma tête.

- Beau ?

- Oui ?

- Qu'est-ce qu'il y a dans un supermarché ?

- Des surveillants.

- Oui, mais qu'est-ce qu'ils surveillent les surveillants ?

- Ben, les gens qui voudraient piquer de la bouffe !

- Exact ! Mais si elle était pourrie, cette bouffe ?

- Ben, y'aurait nous, les Bonnot, on récupère.

- Mais non !... On fermerait le supermarché !

-Ah!...

Parfois les idées ne passent pas entre nous, mais ce n'est pas grave. Je l'avais, mon idée de génie, pas la mort-aux-rats comme Nadège l'avait suggéré, mais des

boules puantes écrasées un peu partout dans les rayons, un samedi matin, genre opération commando. Aussitôt, j'ai exposé mon projet à Beau et à La Morve. Ils m'ont regardé, sourcils circonflexes, bouche ouverte.

- Alors, qu'est-ce que vous en pensez ?

- Si jamais ils n'en veulent plus, de la bouffe, nous, on prend.

On a un magasin de farces et attrapes dans notre petite ville, ça s'appelle : « Masques et Bergamasques ». On y trouve de tout, coussins péteurs, camemberts à musique, fausses crottes, mirlitons, serpentins, confettis, etc. Tout pour rigoler dans les mariages, communions, enterrements. Il est tenu par un bonhomme aussi triste qu'un parapluie fermé, long comme un dimanche après-midi de novembre. C'est pourtant lui qui nous a vendu nos trois douzaines de boules puantes.

- Et qu'est-ce que vous comptez faire avec ça ?

- Ben, s'amuser!

Il a levé les yeux au ciel en haussant les épaules.

- Comme s'il n'y avait que ça à faire dans la vie !

Nous autres, membres de la SPB (c'est comme ça qu'on s'appelle maintenant : Société de Protection des Bonnot), on s'est distribué les munitions. J'étais fier comme trente-six poux, parce que mon idée avait été votée à l'unanimité moins une voix, celle de Lucas qui avait un début d'angine et encore dans l'oreille la retentissante baffe de son père. Solidaire, d'accord, mais solitaire d'abord. Fallait le comprendre.

On s'est tous mis au point. Le lendemain, samedi, on accompagnerait nos mamans pour faire les courses. Carlos s'occuperait des légumes, Nadège des surgelés, Sammy de la charcuterie, Maxime des produits ménagers, Lucas de rien et moi du reste. On allait faire un malheur ! Maxime en rigolait tellement d'avance qu'en se tapant sur les cuisses, il s'est écrasé une boule dans le jean. On a pu constater que c'était efficace. Il schlinguait comme un putois, si bien que personne n'a voulu marcher à côté de lui dans la rue. On a beau être potes, faut pas pousser.

D'habitude, je ne suis jamais très chaud pour aller faire les courses avec ma mère. C'est pourquoi ce matin-là, elle a été drôlement étonnée que j'insiste pour l'accompagner au supermarché. Toutes les mamans font leurs courses à la même heure, parce qu'on vit tous de la même façon, si bien qu'on s'est facilement repérés, les copains et moi, petits enfants bien sages, empilant consciencieusement boîtes de conserves et paquets de nouilles dans le chariot maternel. Quand on se croisait, on se faisait des clins d'œil en douce et un fou rire contenu nous tordait les boyaux.

Je ne sais pas qui a commencé les hostilités, mais peu à peu on a vu les gens lever la tête, frémir des narines et flairer la couche des plus petits.

Personnellement, j'ai balancé cinq boules sous le rayon lingerie féminine, parce que ma mère n'arrivait pas à se décider entre deux soutiens-gorge.

Cinq minutes plus tard, c'était l'émeute. Le supermarché S'était transformé en une sorte de fourmilière géante dans laquelle on aurait mis un coup de pied. Ça courait dans tous les sens, on abandonnait les caddies en se bouchant le nez et en se précipitant aux caisses, dont certains commençaient à enjamber les portillons avec peut-être des trucs cachés dans leurs poches. Tous les signaux d'alarme se sont mis à hurler en même temps. C'est vrai que c'était intenable, aussi épouvantable que l'haleine du père Soulier, le gardien de l'immeuble, quand il revient d'un match de foot et qu'il tient à embrasser tout le monde quand son équipe a gagné.

Malgré la bousculade, ma mère et moi avons réussi à sortir dans les premiers. Sur le parking, la foule se rassemblait, hagarde, les yeux brillants de larmes, tandis que le directeur s'arrachait les derniers cheveux qui lui restaient sur la tête, en injuriant copieusement les surveillants, roulant des yeux ronds, bras ballants. C'était vraiment une réussite et, pour couronner le tout, puisqu'on était ressortis bredouilles du supermarché, on a été déjeuner, mon père, ma mère et moi, dans ma pizzeria préférée.

Paraît que les Bonnot ont été aussi efficaces que les pompiers ce matin-là. On les voyait aller et venir pour récupérer les caddies abandonnés par des gens qui toussaient et crachaient au bord du trottoir. Ils gardaient les chariots comme des chiens de berger et les rendaient à leurs propriétaires, un par un, sans qu'aucun produit ne manque à l'intérieur. Ils se sont fait une fortune en pourboires, une fortune de Bonnot, bien sûr, toute petite.